

Richard Abibon

Moche coup à Moscou.

Un rêve :

Je suis à Moscou pour faire de l'espionnage. Nous sommes deux. On doit récupérer un message dans un appartement prêté par mon oncle. Cet appart' est évidemment une couverture. On se fait à manger sur une vieille table de campagne dans la cuisine. Il y a du gruyère et des lentilles. Il faut ouvrir une troisième boîte et je ne trouve pas d'ouvre-boîte dans le tiroir. Je vise un peu plus loin deux jeunes gens qui sont en train d'ouvrir une boîte cylindrique, un peu comme mes boîtes récupérées de chez Monoprix, qui contenait des frites. Ils ont découpé un cercle de métal, ou plutôt une bande de métal assez étroite afin de détacher le couvercle. Je vais vers eux et je regarde longuement ce travail de découpe pour comprendre comment ils ont fait, mais je ne comprends pas. J'essaie de leur parler en anglais, mais ils n'entendent rien. Pour rigoler je leur demande : do you speak mongolian ? Puis je reviens à la table en expliquant que je n'ai pas trouvé. J'ai un peu la trouille de faire tout ça. Il ne faut pas qu'on se fasse gauler. Finalement on ne trouve pas le message.

Il s'agit du message du rêve. Je ne le trouve pas, car il est en effet très caché.

Je ne trouve pas d'ouvre-boîte ! Je ne comprends pas pourquoi du gruyère et des lentilles. Le gruyère, peut-être parce qu'il y a des trous. Les lentilles, j'aime bien ça, mais le gruyère aussi.

Ça me fait penser à une recette de Gaston (je m'en rappelle, alors que j'ai lu ça quand j'étais ado !) : remplir les trous du gruyère avec une mélange de pâté de foie et de confiture de fraise, et passer au four. J'ai longtemps résisté à admettre cette association, qui me semblait incongrue et inutile.

Pourtant, c'est l'association qui me manquait pour comprendre que, confusément, j'avais la vague envie de remplir les trous du gruyère avec les lentilles. Les lentilles, ça sert aussi à mieux voir. Et mieux voir les trous, c'est mieux voir le sexe féminin. La lentille, en métonymie de l'œil, sert ici à obturer les trous, comme dans « L'Histoire de l'Œil » de Bataille. Dans cette histoire, des libertins arrachaient l'œil d'un curé pour le fourrer dans le vagin d'une femme. Ainsi ils inversaient l'angoisse de castration : ce n'est plus le manque qui saute aux yeux, mais le bouchon de la béance qui les regarde. De surcroît, ils faisaient ainsi la nique à l'œil qui dans la tombe regardait Caïn, le regard du surmoi, de la culpabilité qui observait leurs actes. La castration retrouve sa fonction de menace en punition d'une faute grave, celle qu'ils viennent de commettre par un simulacre avec l'œil du curé en métaphore du phallus.

A défaut d'autre chose, l'œil me sert de phallus, puisque c'est lui qui a découvert la castration. La couverture de la métaphore culinaire me permet de suivre les traces des libertins de Bataille.

Mais la clef du message cherché se trouve surtout dans les deux jeunes gens qui tentent d'ouvrir une boîte. L'association se fait aussitôt : ce sont mes frères jeunes, et la boîte qu'ils essayent d'ouvrir, c'est moi, lors du viol que je leur impute, imaginativement ou pas. Normal que je ne comprenne pas leur travail de découpe, je n'avais pas les moyens de comprendre, à l'époque.

Je ne trouve pas d'ouvre-boîte dans le tiroir : je ne trouve pas de phallus dans un sexe féminin. Évidemment, ce sont les deux abrutis qui l'ont ! et en m'ouvrant, tel une vulgaire boîte, ils me mettent en position féminine.

Les boîtes qui contenaient des frites sont transparentes, pourtant. Mais je ne vois rien à l'intérieur. Si c'est moi, je n'ai pas la frite, et c'est donc bien une castration qu'ils sont en train

d'opérer sur ma personne. Par contre, la bande de métal me fait penser aux bouteilles de bicarbonate de soude dont je dois faire usage pour mes bains de bouche, traitements de certains effets secondaires de mon médicament anti cancéreux. Je dois en effet découper une bande de métal semblable avant d'accéder à un bouchon de caoutchouc rose, plus proche de l'idée d'un morceau de corps. Un jour, j'avais confié au pharmacien que l'ouverture de ses bouteilles était bien mal pratiquée. Il m'avait expliqué que c'était destiné aux infirmières, qui ne se donnaient pas la peine que je me donnais pour ouvrir : elles piquaient avec la seringue directement à travers le caoutchouc rose. Une belle image de l'acte sexuel. L'ouvre boîte était une seringue, et la seringue, un phallus.

J'essaie de leur parler en anglais. Rappel d'une expérience douloureuse, le retour de leur stage linguistique en Angleterre. J'avais 6 ou 7 ans. Ils étaient la vedette, à la maison. Ils avaient plein d'anecdotes à raconter. Ils échangeaient quelques mots en anglais avec mon père. Plus personne ne faisait attention à moi. Alors, pour récupérer de l'attention, j'ai dit que je pouvais parler anglais, moi aussi. Mon frère Daniel m'a dit quelque chose en anglais que je n'ai évidemment pas compris, mais qui avait l'air d'une question. J'ai répondu « yes », au hasard, et j'ai pris une baffé magistrale. En rigolant, il explique alors qu'il m'avait demandé si je voulais une baffé. L'humiliation était totale.

Ce souvenir fait partie de la réalité de ma vie de veille. Si je n'ai pas la certitude d'avoir été violé dans la réalité, celle-ci était néanmoins ponctuée d'événements de ce genre que leur différence d'âge avec moi leur permettait (11 ans plus âgés que moi).

Voilà pourquoi j'inverse la situation : j'essaie de leur parler en anglais et ce sont eux qui ne comprennent pas. J'ajoute une touche d'humour avec le mongolien, façon de leur signifier qu'ils pourraient être mongoliens, au sens clinique du mot, cette fois.

J'ai peur de me faire gauler, car je fais de l'espionnage dans mon propre inconscient. Je sais que le surmoi veille, comme l'œil de Bataille, et là, c'est lui qui m'espionne. Bien sûr que l'appartement prêté, Moscou, l'oncle, tout cela est une couverture. Comme le début d'un film, qui se protégerait par l'annonce : « tout ce qui va suivre est pure fiction ».

lundi 7 septembre 2020